

## LE SAVOIR AGRONOMIQUE ET SA TRANSMISSION À ROME À LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE

La société romaine de la fin de la République se caractérise, sur le plan de l'histoire des idées, par une réflexion et un questionnement intellectuel intenses, que traduit la multiplication de traités couvrant un spectre toujours plus large d'arts et de techniques. D'aucuns, à l'instar de Claudia Moatti, ont pu interpréter ce phénomène comme celui de la « naissance de l'esprit critique » à Rome, propre à une époque qui « s'interroge sur la transmission du savoir<sup>1</sup> ». Nous pouvons ajouter : sur son statut également. De fait, se pose de manière récurrente chez les auteurs latins de la fin du I<sup>er</sup> siècle la question de savoir si toute matière peut être considérée comme une *ars*, c'est-à-dire faire l'objet d'un discours normatif et organisé. Pour reprendre la définition qu'en donne Claudia Moatti :

Le mot latin *ars* traduit le grec *technè* qu'Aristote désignait comme un des trois niveaux de connaissance : l'expérience (*empeiria*) est la connaissance des choses individuelles ; l'art (*technè*), celle des choses universelles ; et, au-dessus de l'art, la science (*epistèmè*), qui est spéculative et qui consiste en la recherche des causes premières et des principes des êtres [...]. L'universel implique donc des regroupements d'expériences individuelles – d'où les définitions, les règles, les divisions. Ainsi, à la différence du savoir-faire traditionnel fondé sur la seule accumulation des expériences particulières (*l'usus*) et donc sur la mémoire, l'*ars* s'adresse au raisonnement<sup>2</sup>.

Nous pouvons encore préciser ces définitions en ajoutant que pour Aristote, la différence entre *epistèmè* et *technè* repose aussi sur la possibilité pour la science de faire l'objet d'un enseignement – en s'éloignant de l'empirisme, elle devient *διδακτῆ*<sup>3</sup>. En latin, le terme d'*ars* se différencie bien de la simple pratique ou *usus*, mais réfère toujours aussi à un savoir-faire. Les noms *scientia* et *ratio* à l'inverse traduisent l'idée de « méthode rationnelle » ou « connaissance théorique ». Ainsi, les auteurs latins de l'époque comme Cicéron ou César distinguent bien la théorie de la pratique (*ratio* et *usus*<sup>4</sup>) ; et ils emploient également les substantifs *ars* et *ratio* dans des acceptions différentes<sup>5</sup> – peut-être aussi par calque sémantique du grec, puisque l'*ars* renvoie à la *technè*, et la *ratio* ou *scientia* à l'*epistèmè*.

Or, la question du statut des différents savoirs à la fin du I<sup>er</sup> siècle se pose de manière particulièrement polémique dans le cas de l'agronomie, ce que révèlent les textes de Cicéron et de Varron. Les divergences considérables d'opinion entre ces deux écrivains

---

<sup>1</sup> C. Moatti, *La raison de Rome, Naissance de l'esprit critique à la fin de la République (1<sup>er</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Seuil, 1997, p. 228.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 225.

<sup>3</sup> Aristote, *Éthique de Nicomaque*, 1139b.

<sup>4</sup> César, dans le *De bello gallico*, IV, 1, 6, décrit ainsi les mœurs des Suèves : *Sic neque agricultura nec ratio atque usus belli intermittitur* (« Ainsi ni l'agriculture ni la formation théorique à la guerre ou sa mise en pratique ne souffrent d'interruption »).

<sup>5</sup> Cf. Cicéron, *De oratore*, III, 195, à propos de l'idée que tous les hommes, même sans instruction, remarquent le nombre oratoire : *Omnes enim tacito quodam sensu sine ulla arte aut ratione quae sint in artibus ac rationibus recta ac prava diiudicant* (« Tous les hommes, en effet, par une sorte de sentiment instinctif, sans talent artistique ou principe théorique, discernent ce qu'il y a de bien ou de défectueux dans les arts ou dans les sciences théoriques »).

contemporains soulignent également que de toute évidence, l'intérêt d'un apprentissage théorique en matière d'agriculture n'allait pas de soi aux yeux des élites romaines.

Certes, le terme d'agronomie doit être manipulé avec prudence dans le cadre de l'Italie antique<sup>6</sup>. Comme le précisent les spécialistes de l'agriculture romaine tels que K. D. White, les traités des agronomes latins sont fondés sur l'expérience plus que sur la théorie, contrairement aux œuvres grecques qui, dédiées davantage aux sciences naturelles et aux spéculations intellectuelles, sont en large part le fait de philosophes et d'hommes de science<sup>7</sup> – Théophraste en est un parfait exemple. L'agronomie romaine, qui repose sur une compilation de recettes empiriques plus ou moins éprouvées, est donc bien éloignée de la science moderne que nous connaissons. Toutefois, il reste possible de juger la prétention des auteurs latins à faire du corpus de connaissances lié à l'agriculture une science, au sens de savoir fondé en raison et organisé de manière méthodique. Par l'expression « savoir agronomique », nous renvoyons ainsi à l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques qui ont pour fin l'agriculture et concernent les relations entre le milieu – le climat, le sol –, les plantes cultivées, et les techniques employées.

Entre Cicéron et Varron se joue donc la question du statut du savoir agronomique. Ce dernier peut être perçu soit comme une simple somme de connaissances empiriques et de savoir-faire pratiques, soit davantage comme un corpus de connaissances rationnelles organisées de manière méthodique, susceptible de faire l'objet d'un enseignement théorique. Le contexte polémique de la définition du savoir agronomique chez Cicéron et Varron a déjà été fort bien relevé par René Martin, dont cette brève étude suit en grande partie les traces<sup>8</sup>. Fondée sur un relevé systématique, notre analyse toutefois conduit à voir dans les textes de Cicéron des positions originales – plus radicales que celles exprimées par Xénophon –, et dans ceux de Varron non une simple polémique sur le statut de l'agriculture comme *ars*, mais un désir profond de l'établir au rang de véritable science. Cette lecture nous amène enfin à interpréter les positions divergentes de nos deux auteurs en termes avant tout idéologiques, à travers le concept de *rusticitas*.

On connaît le mépris affiché par Cicéron, comme Salluste d'ailleurs, envers le travail agricole. De même que l'auteur de la *Conjuraison de Catilina*<sup>9</sup>, Cicéron place les tâches

---

<sup>6</sup> Évoquant les œuvres de Caton, Varron, Columelle et Palladius, qui forment le corpus dit des « agronomes latins », René Martin souligne non sans raison l'inexactitude d'un tel qualificatif : « ces écrivains ne sont évidemment pas des agronomes au sens moderne du terme ; ils sont d'abord et avant tout des propriétaires fonciers, engagés dans le processus de la production, et par là même fréquemment amenés dans leurs traités à aborder des problèmes de caractère économique, ayant des incidences sociales et dans une certaine mesure politiques. Exploitants agricoles, ce n'est pas en techniciens froidement scientifiques ou en érudits aux connaissances purement livresques qu'ils s'expriment : leur point de vue est constamment celui de cultivateurs s'adressant à d'autres cultivateurs » (*Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les belles Lettres, 1971, p. 19).

<sup>7</sup> K. D. White, *Roman Farming*, Londres, Thames and Hudson, 1970, p. 18 : « There is a marked contrast here ; whereas the Greek contribution to our subject comes mainly from the works of philosophers and men of science, Roman agricultural writing was based from its inception on practical farming experience. The earliest and the latest surviving writers are linked by a common fund of maxims and proverbs, often cast in archaic language, and embodying the accumulated experience of generations of farmers. »

<sup>8</sup> R. Martin, « *Ars an quid aliud ? La conception varronienne de l'agriculture* », *Revue des Études Latines*, 73, 1995, p. 80-91.

<sup>9</sup> Salluste, *De coniuratione Catilinae*, IV, 1 : *Igitur, ubi animus ex multis miseris atque periculis requieuit et mihi relicuam aetatem a re publica procul habendam decreui, non fuit consilium socordia atque desidia bonum otium contere, neque uero agrum colundo aut uenando, seruilibus officiis, intentum aetatem agere.* « Aussi lorsque, au sortir de maints malheurs et dangers, mon esprit eut trouvé le repos et que j'eus décidé de passer le reste de ma vie loin de la politique, je

physiques nécessaires à la culture de la terre au rang des activités serviles. Dans la préface si souvent citée du *De finibus*, l'orateur précise qu'en pratiquant en personne le labourage et le sarclage, le héros de l'*Heautontimoroumenos* de Térence lui semble s'adonner à un *illiberalis labor* – un travail qui ne convient pas à un homme libre :

*Nam ut Terentianus Chremes non inhumanus, qui nouum uicinum non uult  
fodere aut arare aut aliquid ferre denique  
(non enim illum ab industria, sed ab illiberali labore deterret), sic isti curiosi, quos offendit noster minime  
nobis iniucundus labor*<sup>10</sup>.

Toutefois, ce mépris cicéronien reste confiné au travail physique proprement dit, et l'agriculture fait l'objet d'un discours laudatif tant d'un point de vue économique, comme activité chrématistique – ce qu'il expose clairement dans le *De Officiis*<sup>11</sup> –, que sur les plans philosophique et moral, en tant qu'activité civilisatrice propre à l'homme<sup>12</sup>.

Mais qu'en est-il du savoir agronomique en tant que tel ? Tout porte à croire que si Cicéron reconnaît bien l'existence d'un tel corpus de connaissances, il en dénie tout intérêt. Examinons tout d'abord le passage du *De oratore* où Cicéron place un savoir lié à l'agriculture sur le même plan que l'astrologie :

*Etenim si constat inter doctos hominem ignarum astrologiae ornatissimis atque  
optimis uersibus Aratum de caelo stellisque dixisse ; si de rebus rusticis hominem ab  
agro remotissimum Nicandrum Colophonium poetica quadam facultate, non rustica  
scripsisse praeclare : quid est cur non orator de rebus eis eloquentissime dicat quas ad  
certam causam tempusque cognorit*<sup>13</sup> ?

Il s'agit de la fin du discours de Crassus, qui vise à prouver que l'éloquence et la culture générale de l'orateur suffisent pour parler brillamment de toute matière. L'exemple de Nicandre de Colophon – le poète alexandrin – sert dans cette démonstration à montrer que l'art de la rhétorique prime sur la compétence technique<sup>14</sup>.

---

n'avais pas pour intention de gaspiller ce loisir profitable dans l'indolence et la paresse, non plus que d'absorber tout mon temps à cultiver la terre ou à chasser, qui sont des fonctions serviles. »

<sup>10</sup> Cicéron, *De finibus*, I, 1, 3 : « En effet, si le Chrémès de Térence ne se montre en rien incivil en refusant que son nouveau voisin 'bêche, laboure, ou enfin porte quelque fardeau' (car ce n'est pas de l'activité qu'il le détourne, mais d'un travail indigne d'un homme libre), en revanche ces gens indiscrets le sont, eux qui s'offusquent de me voir entreprendre un travail qui ne m'est en rien désagréable. »

<sup>11</sup> Cf. Cicéron, *De officiis*, I, 151 : *Omnium autem rerum ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agri cultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius ; de qua quoniam in Catone Maiore satis multa diximus, illum assumemus quae ad hunc locum pertinebunt.* « Or, parmi toutes les activités d'où l'on retire un profit, aucune n'est meilleure que l'agriculture, aucune ne procure plus d'abondance, de douceur, aucune n'est plus digne d'un être humain, et d'un homme libre ; mais puisque j'en ai assez abondamment parlé dans le *Caton l'Ancien*, tu y prendras ce qui concerne ce point. »

<sup>12</sup> Cf. Cicéron, *Tusculanes*, I, XXV, 62 (il s'agit de l'éloge des philosophes qui inventèrent les arts et permirent la civilisation) : *Omnes magni, etiam superiores, qui fruges, qui uestitum, qui tecta, qui cultum uitae, qui praesidia contra feras inuenerunt, a quibus mansueti et exculti a necessariis artificibus ad elegantiora defluximus.* « Ils furent tous grands, et leurs prédécesseurs aussi, ceux qui découvrirent le moyen d'avoir des céréales, des vêtements, des logements, un confort de vie, des protections contre les bêtes sauvages ; c'est grâce à eux que, adoucis et civilisés, nous sommes passés des techniques nécessaires à la vie à des arts plus recherchés. »

<sup>13</sup> *De oratore*, I, 69 : « En effet, s'il est reconnu entre les savants qu'un homme ignorant en astronomie, Aratos, a parlé du ciel et des astres dans des vers très brillants et très beaux, si sur un sujet rural un homme complètement étranger à la campagne, Nicandre de Colophon, a écrit une œuvre remarquable grâce à un talent de poète, non de campagnard, pourquoi donc l'orateur ne parlerait-il pas fort éloquentement de sujets dont il aurait pris connaissance pour une cause et une circonstance déterminées ? »

<sup>14</sup> Mais il n'est pas encore question dans ce passage d'affirmer l'insignifiance de l'agronomie, d'autant que l'œuvre à laquelle Cicéron fait ici référence n'est pas précisée. En effet, même si la Souda attribue à un Nicandre des *Géorgiques*, la seule œuvre que nous lui connaissons de manière certaine est un poème didactique

Dans un autre passage du *De Oratore*, Cicéron dénie tout intérêt à un apprentissage conséquent de connaissances agronomiques, en se moquant notamment de la somme encyclopédique que constitue le traité du carthaginois Magon – vingt-huit livres que le Sénat romain avait fait traduire en latin vers 146. Ces propos sont placés dans la bouche d'Antoine qui, de l'aveu même de Crassus, parvient à de bons résultats en matière d'éloquence judiciaire, alors même qu'il ignore le droit civil<sup>15</sup> :

*Aliud est enim esse artificem cuiusdam generis atque artis, aliud in communi uita et uolgari hominum consuetudine non hebetem ac rudem. Cui nostrum non licet fundos nostros obire aut res rusticas uel fructus causa uel delectationis inuisere ? Tamen nemo tam sine oculis, tam sine mente uiuit, ut quid sit sementis ac messis, quid arborum putatio ac uitium, quo tempore anni aut quo modo ea fiant omnino nesciat ; num igitur, si qui fundus inspiciendus aut si mandandum aliquid procuratori de agri cultura aut imperandum uilico est, Magonis Carthaginiensis sunt libri perdiscendi ? an hac communi intelligentia contenti esse possumus<sup>16</sup> ?*

La leçon ne saurait être plus claire : l'agriculture n'est pas une affaire de savoir, mais de bon sens<sup>17</sup>. Et l'inutilité pratique de la science agronomique de l'époque a pour corollaire la vanité de sa transmission théorique, ce que René Martin qualifie de « conception amateuriste » de l'agriculture<sup>18</sup>. Précisons également que pour Cicéron, cette *communis intelligentia* suffit aussi pour les intendants du domaine, les *uilici* – ainsi que leur *alter ego* en matière d'élevage –, de qui l'on ne requiert aucune connaissance spécifique. C'est ce qui ressort, dans le *Pro Plancio*, d'une comparaison entre le choix des magistrats et celui des esclaves spécialisés, où Cicéron explique que, des *uilici* comme des magistrats, les Romains n'exigent que de l'honnêteté, de l'application au travail, de la vigilance :

---

sur les animaux à venin et leurs remèdes, les *Theriaka*. Toutefois, Jean-Marie Jacques, dans son édition de Nicandre, défend l'attribution de *Géorgiques* à l'auteur des *Thériaques*, et soutient l'idée que Cicéron renvoie ici le lecteur au poème des *Géorgiques* (Nicandre, *Œuvres, Tome II : les Thériaques, fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, éd. et trad. J.-M. Jacques, Paris, CUF, 2002, p. LXV).

<sup>15</sup> Comme le relève fort à propos René Martin, Cicéron présente ce point de vue sur l'agriculture non comme une idée propre à Antoine, mais comme une opinion partagée par tous les interlocuteurs du dialogue. Cf. « *Ars an quid aliud ?* », p. 83 : « Il est à remarquer que, si les avis divergent, parmi les interlocuteurs du dialogue, en ce qui concerne le droit civil, personne en revanche ne contredit les propos d'Antoine concernant l'agriculture ; si d'ailleurs il choisit cet exemple, c'est bien parce que son opinion sur ce point apparaît à tous comme une évidence que personne ne songe à contester. »

<sup>16</sup> *De oratore*, I, 248-249 : « En effet, c'est une chose que d'être un expert dans un genre et un art particuliers, c'en est une autre que d'être ni obtus ni ignare dans ce qui concerne la vie quotidienne et les relations sociales ordinaires. Qui parmi nous n'a la possibilité d'aller voir ses domaines ruraux ou de s'y rendre pour une visite de plaisir ou pour surveiller les rendements ? Personne pourtant n'est aveugle ou inconscient au point d'ignorer tout des semailles et des moissons, de la taille des arbres et des vignes, du moment où ces tâches doivent être accomplies et de la manière de les faire ; s'il faut donc inspecter un domaine ou confier une tâche agricole au procureur ou donner un ordre à l'intendant, est-il nécessaire de connaître sur le bout des doigts les livres de Magon le Carthaginois ? Ne pouvons-nous pas nous contenter de cette connaissance qui est la nôtre et que tout le monde possède ? »

<sup>17</sup> Ce passage du *De oratore* a également des implications sur la conception de l'*agricola* chez Cicéron. Comme le souligne Valerio Merlo, lorsque l'orateur affirme qu'un propriétaire terrien n'a pas besoin de connaître l'agronomie, il montre qu'en aucun cas il n'imagine pour lui-même d'autre rôle que celui de rentier. V. Merlo, *Contadini perfetti e cittadini agricoltori nel pensiero antico*, Milan, Jaca Book, 2003, p. 128 : « Il proprietario agrario ciceroniano è già il tipico rentier urbano, che si reca nei suoi possedimenti rustici soprattutto *delectationis causa*, cioè per riposarsi e per svagarsi. Ed anche quando ci va *fructus causa*, il suo contributo si limita allo scambio di quattro chiacchiere con il fattore. »

<sup>18</sup> R. Martin, « *Ars an quid aliud ?* », p. 83.

*Vt nos in mancipiis parandis quamvis frugi hominem si pro fabro aut pro tectore emimus, ferre moleste solemus si eas artis quas in emendo secuti sumus forte nesciunt, sin autem emimus quem uilicum imponeremus, quem pecori praeficeremus, nihil in eo nisi frugalitatem, laborem, uigilantiam esse curamus, sic populus Romanus deligit magistratus quasi rei publicae uilicos ; in quibus si qua praeterea est ars, facile patitur, sin minus, uirtute eorum et innocentia contentus est<sup>19</sup>.*

Certes, le contexte du *Pro Plancio* est polémique ; mais Cicéron reprend cette idée de manière similaire dans le *De republica*, où il compare de nouveau le dirigeant politique à un intendant agricole, en insistant cette fois sur la primauté de l'application pratique sur les spéculations théoriques<sup>20</sup>.

De fait, Cicéron s'intéresse si peu à l'agronomie que même dans le *De senectute*, où il met en scène Caton l'Ancien faisant un éloge de l'agriculture à l'heure de la vieillesse, le seul renvoi précis aux méthodes de culture apparaît dans deux brèves interrogations rhétoriques, qui ont pour fonction de couper court à tout approfondissement :

*Quid ego irrigationes, quid fossiones agri repastinationesque proferam, quibus fit multo terra fecundior ? Quid de utilitate loquar stercorandi ? Dixi in eo libro quem de rebus rusticis scripsi ; de qua doctus Hesiodus ne uerbum quidem fecit, cum de cultura agri scriberet ; at Homerus, qui multis, ut mihi uidetur, ante saeculis fuit, Laërtam lenientem desiderium quod capiebat a filio, colentem agrum et eum stercorantem facit<sup>21</sup>.*

Pour la théorie, Cicéron se contente donc de renvoyer son lecteur au *De agricultura* de Caton. Il se montre même si peu attentif à ces matières que la seule référence technique

---

<sup>19</sup> *Pro Plancio*, XXV, 62 : « Lorsqu'il s'agit de se procurer des esclaves, si nous achetons un homme comme ouvrier ou stucateur, il aura beau être honnête, s'il se trouve qu'il ne possède pas l'art que nous recherchions en l'achetant, nous le prenons mal d'ordinaire ; si en revanche nous achetons quelqu'un pour en faire un intendant ou pour le mettre à la tête des troupeaux, nous ne nous soucions chez lui que de son honnêteté, de son application au travail, de sa vigilance ; de même, le peuple romain choisit ses magistrats comme des intendants de l'État ; s'ils possèdent en outre quelque talent, on le souffre aisément, mais sinon, on se contente de leur vertu et de leur intégrité. »

<sup>20</sup> *De republica*, V, 3, 5 :

- (Scipio) ... *radicum seminumque cognoscere num te offendet ?*

- (Manilius) *Nihil, si modo opus exstabit.*

- (Scipio) *Num id studium censes esse uilici ?*

- (Manilius) *Minime, quippe cum agri culturam saepissime opera deficiat.*

- (Scipio) *Ergo, ut uilicus naturam agri nouit, dispensator litteras scit, uterque autem se a scientiae delectatione ad efficiendi utilitatem refert, sic noster hic rector studuerit sane iuri et legibus cognoscendis, fontis quidem earum utique perspexerit, sed se responsitando et lectitando et scriptitando ne impediatur ut quasi dispensare rem publicam et in ea quodam modo uilicare possit, summi iuris peritissimus, sine quo iustus esse nemo potest [...].*

« \_ (Scipion) T'offusqueras-tu [qu'il veuille] étudier les racines et les semences ?

\_ (Manilius) Non, tant que ce sera de quelque utilité.

\_ (Scipion) Penses-tu que ce genre d'étude relève de la fonction d'intendant ?

\_ (Manilius) Pas du tout, car sinon l'agriculture manquerait souvent de main d'œuvre.

\_ (Scipion) Donc l'intendant connaît la nature du sol, l'administrateur a de l'instruction, et tous les deux se détournent du plaisir de la connaissance théorique pour s'en rapporter à l'utilité pratique ; de même ce chef dont nous parlons aura assurément étudié le droit et la connaissance des lois, aura en tout cas examiné les sources de celles-ci, mais il fera ses consultations de droit, ses lectures et ses écrits de manière à ne pas empêcher de pouvoir, pour ainsi dire, être l'administrateur de l'État et le diriger à la manière d'un intendant ; il sera lui-même un expert éprouvé en droit suprême, sans lequel personne ne peut être juste [...]. »

<sup>21</sup> *De senectute*, 53-54 : « À quoi bon mentionner les techniques d'irrigation, de labour des champs et de second labour, qui augmentent de beaucoup la fertilité de la terre ? À quoi bon parler de l'utilité de la fumure ? J'en ai parlé dans le livre que j'ai écrit sur l'économie rurale ; en revanche le savant Hésiode, dans ses écrits sur l'agriculture, n'en a pas touché mot ; mais Homère qui, me semble-t-il, lui est antérieur de nombreux siècles, montre Laërte qui adoucit le chagrin qui lui vient de son fils en cultivant son champ et en y répandant du fumier. »

précise qu'il fait ici est fausse, ou du moins inappropriée au sujet. En effet, l'ajout, de son cru, de l'importance de la fumure chez Homère n'apparaît pas dans le passage de l'*Odyssée* auquel il est fait référence. Au chant XXIV, il est seulement dit qu'Ulysse trouve son père Laërte en train de rechausser un arbre – ce que signifie le verbe *λιστρεύειν*, qui veut dire « bêcher » et non « fumer »<sup>22</sup>. Il serait sans doute exagéré de voir là une erreur de traduction de la part de Cicéron, comme le soutient l'éditeur français du *De senectute*<sup>23</sup>. En effet, dans la pratique, la fumure accompagne en général l'étape du binage, et Cicéron a pu simplement prêter à Homère des intentions qu'il n'avait pas. Il n'en reste pas moins que la référence à ce passage de l'*Odyssée* ne convient pas pour défendre l'idée de l'importance de la fumure chez Homère, et sur ce point Cicéron commet bel et bien une erreur<sup>24</sup>.

En outre, lorsqu'il doit parler de certains de ses contemporains particulièrement intéressés par l'agriculture, l'orateur n'évoque jamais l'importance de leurs connaissances en la matière ni l'étendue de leur savoir agronomique : il se contente au mieux de mentionner leur goût, leur *studium*. C'est ce qui apparaît dans le *Pro Roscio Amerino*, alors qu'il s'agit pourtant d'un plaidoyer où Cicéron, pour laver son client de l'accusation de parricide, doit prouver que celui-ci vivait à la campagne de son propre gré, et non pas contraint et forcé par son père. Lorsqu'il évoque la pratique agricole de Roscius, qu'il élargit à celle, plus générale, des fils de notables ruraux, Cicéron emploie à cinq reprises le terme de *studium* – repris deux fois encore par l'adverbe *studiose* –, et une fois celui d'*intelligentia*<sup>25</sup>. Quant au nom *artificium*, qui sert à qualifier deux fois la pratique agricole de son client, il signifie ici « métier, état », ou peut-être « talent », mais n'a pas le sens de « connaissances théoriques » – Cicéron en effet met en parallèle l'*artificium* de Roscius avec l'*artificium accusatorium* d'Erucius :

*Ac non modo hoc patrum uoluntate liberi faciunt, sed permultos et ego noui et, nisi me fallit animus, unus quisque uestrum, qui et ipsi incensi sunt studio quod ad agrum colendum attinet, uitamque hanc rusticam, quam tu probro et crimini putas esse oportere, et honestissimam et suauissimam esse arbitrantur. Quid censes hunc ipsum Sex. Roscium quo studio et qua intelligentia esse in rusticis rebus? Ut ex his propinquis eius, hominibus honestissimis, audio, non tu in isto artificio accusatorio callidior es quam hic in suo. Verum, ut opinor, quoniam ita Chrysogono uidetur qui huic nullum praedium reliquit, et artificium obliuiscatur et studium deponat licebit<sup>26</sup>.*

Cicéron évoque donc uniquement le goût que certains de ses contemporains affichent pour l'agriculture, ou encore leur intelligence pratique – *intelligentia* –, de même que leur application à l'ouvrage, leur zèle ou leur diligence – mais jamais il ne parle d'art ou d'une

<sup>22</sup> *Odyssée*, XXIV, v. 226-227 : τὸν δ'οἶον πατέρ' εὔρεν ἐυκτιμένην ἐν ἄλοῳ · λιστρεύοντα φυτόν.

<sup>23</sup> Cicéron, *Caton l'ancien (De la vieillesse)*, éd. et trad. P. Wuilleumier, Paris, CUF, 1955 [deuxième édition], *ad loc.*

<sup>24</sup> Même le commentateur anglais J. G. F. Powell, qui est le premier à défendre l'idée d'une compétence agricole minimale de Cicéron, ne peut que reconnaître le caractère déplacé du renvoi à ce passage d'Homère (*Cicero, Cato maior de senectute*, Cambridge, CUP, 1988, p. 205-206).

<sup>25</sup> *Studium* : *Pro Roscio Amerino*, 43, 48 (deux occurrences), 49 (deux occurrences) ; *studiose* : 49 et 50 ; *intelligentia* : 49 ; *artificium* : 49 (deux occurrences).

<sup>26</sup> *Pro Roscio Amerino*, 48-49 : « Et les fils ne le font pas seulement poussés par la volonté de leur père, mais moi j'en connais beaucoup, et, si je ne trompe, chacun de vous en connaît, qui sont d'eux-mêmes enflammés par ce goût pour l'agriculture, et qui pensent que cette vie passée à la campagne – que pour ta part, tu penses devoir compter comme une injure et une infamie – est la plus honorable et la plus agréable. D'après toi, de quelle passion et de quelle intelligence ce Sex. Roscius que voici fait-il preuve en matière d'économie rurale ? D'après ce que j'entends dire de ses proches, des personnes fort honorables, tu n'es pas plus habile dans ton métier d'accusateur que lui ne l'est dans le sien. Et vraiment, à mon avis, puisque Chrysogonus trouve bon de ne lui laisser aucune propriété rurale, il pourra oublier son métier et renoncer à sa passion. »

quelconque science. En effet, l'agronomie reste pour lui un savoir-faire empirique, reposant sur la pratique ; c'est pourquoi toute réussite en matière d'agriculture dépend non d'un savoir théorique fondé en raison (*ratio*), mais au mieux du travail fourni et du zèle déployé (*labor et diligentia*) – si toutefois les conditions météorologiques se montrent suffisamment clémentes. C'est ce qu'il explique dans le *De frumento* du *Contre Verrès* – non sans souci de dramatisation :

*Totae autem res rusticae eius modi sunt ut eas non ratio neque labor, sed res incertissimae, uenti tempestatesque, moderentur*<sup>27</sup>.

De manière significative, Cicéron ne qualifie jamais le savoir agronomique de *ratio* – la seule autre occurrence de ce terme en rapport avec l'agriculture apparaît dans le *De diuinatione* au sens de « raison » dans l'expression *non sine ratione*<sup>28</sup>. Seuls trois textes font appel aux termes *scientia* et *ars*, mais ils ne semblent pas venir contredire notre propos. En effet, dans le premier passage, le terme *scientia* a le sens de connaissance en tant qu'expérience des travaux agricoles, non de science. Il s'agit de l'exposé, au second livre du *De natura deorum*, de la doctrine stoïcienne selon laquelle les végétaux et les animaux ont été créés pour l'usage de l'homme :

*Neque enim serendi neque colendi nec tempestiue demetendi percipiendique fructus neque condendi ac reponendi ulla pecudum scientia est, earumque omnium rerum hominum est et usus et cura*<sup>29</sup>.

*Scientia* renvoie ici au fait de pratiquer l'agriculture, non de posséder un savoir théorique en la matière. Dans les deux autres textes, Cicéron reconnaît l'existence d'un *ars agricolarum*, d'un savoir-faire technique, mais uniquement dans le domaine très précis de la viticulture. En outre, il s'agit d'une compétence pratique, comme le souligne l'accumulation des verbes liés à la taille et au palissage des vignes dans ce passage du *De finibus*, où Cicéron compare la croissance des plantes à l'éducation des êtres vivants :

*Earum etiam rerum quas terra gignit educatio quaedam et perfectio est non dissimilis animantium. Itaque et uiuere uitem et mori dicimus arboremque et nouellam et uetulam et uigere et senescere. Ex quo non est alienum, ut animantibus, sic illis et apta quaedam ad naturam putare et aliena, earumque augendarum et alendarum quandam cultricem esse, quae sit scientia atque ars agricolarum, quae circumcidat, amputet, erigat, extollat, adminiculet, ut quo natura ferat eo possint ire, ut ipsae uites, si loqui possint, ita se tractandas tuendasque esse fateantur*<sup>30</sup>.

<sup>27</sup> *In Verrem*, II, III, 227 : « Mais tout ce qui concerne l'agriculture est fait de telle sorte que ce n'est ni la science, ni le travail qui en sont maîtres, mais les éléments les plus incertains, les vents et les orages. »

<sup>28</sup> *De diuinatione*, II, 6, 16 : *Medicus morbum ingrauescentem ratione prouidet, insidias imperator, tempestates gubernator ; et tamen ei ipsi saepe falluntur, qui nihil sine certa ratione opinantur ; ut agricola, cum florem oleae uidet, bacam quoque sese uisurum putat, non sine ratione ille quidem ; sed non numquam tamen fallitur.* « Le médecin par sa science prévoit l'aggravation de la maladie, le général prévoit les embuscades, le pilote les tempêtes ; et pourtant eux-mêmes, qui ne hasardent aucune opinion sans raison valable, se trompent souvent ; de même l'agriculteur, quand il voit une fleur sur l'olivier, pense qu'il verra aussi un fruit, et il le croit non sans raison ; mais pourtant il se trompe parfois. »

<sup>29</sup> *De natura deorum*, II, 156 : « Et en effet les animaux ne savent ni planter, ni cultiver, ni moissonner à temps, ni récolter les fruits, ni les ranger et les mettre en réserve ; tout cela, ce sont les hommes qui en ont usage et en prennent soin. »

<sup>30</sup> Cicéron, *De finibus*, V, 19, 39 : « De plus, il existe une sorte d'éducation et de perfectionnement des productions que fait naître la terre, qui n'est pas différente de celle des êtres vivants. C'est pourquoi nous disons qu'une vigne vit et meurt, et qu'un arbre est jeune, qu'il est un peu vieux, qu'il est vigoureux, qu'il s'affaiblit. Aussi n'est-il pas déplacé de penser que, pour les plantes comme pour les êtres vivants, certaines choses conviennent à la nature, que d'autres lui sont étrangères, et qu'il existe une sorte de nourrice pour

Cicéron reconnaît donc aux viticulteurs un savoir-faire – à quoi renvoie également le passage du *De senectute* :

*Vitis quidem, quae natura caduca est et, nisi fulta est, fertur ad terram, eadem, ut se erigat, claviculis suis quasi manibus quicquid est nacta complectitur ; quam serpentem multiplici lapsu et erratico, ferro amputans coercescet ars agrorum, ne siluescat sarmentis et in omnes partes nimia fundatur*<sup>31</sup>.

Remarquons également que cette habileté technique est l'affaire des petits paysans ou des ouvriers spécialisés, et ne concerne en rien les grands propriétaires.

Il semble donc que pour Cicéron, les connaissances portant sur l'agriculture ne donnent pas lieu à un savoir théorique organisé de manière rationnelle ; le savoir agronomique ne peut en aucun cas être appelé science au même titre que la philosophie ou la géométrie. Cicéron accorde ainsi aux spéculations théoriques une supériorité absolue, ce qu'illustre fort bien l'anecdote suivante, exposée par le personnage de Scipion au début du *De re publica* :

*Vt mihi Platonis illud, seu quis dixit alius, perelegans esse uideatur, quem cum ex alto ignotas ad terras tempestas et in desertum litus detulisset, timentibus ceteris propter ignorationem locorum, animaduertisse dicunt in arena geometricas formas quasdam esse descriptas ; quas ut uidisset, exclamauisse ut bono essent animo ; uidere enim se hominum uestigia ; quae uidelicet ille non ex agri consitura quam cernebat, sed ex doctrinae indiciis interpretabatur*<sup>32</sup>.

Le passage est parlant, et prend volontairement le contre-pied de la définition traditionnelle de la civilisation. Depuis Homère en effet, c'est bien l'agriculture qui fonde l'humanité – et même plus précisément les cultures céréalières, qui sont le premier signe d'humanité que recherche Ulysse en arrivant sur des rivages inconnus. Cicéron s'amuse ici à prendre l'*Odyssée* à contre-pied en remplaçant désormais l'agriculture par la culture intellectuelle comme vrai critère de la civilisation – certains commentateurs, comme Karl Büchner, interprètent même l'emploi peu commun du terme *consitura* comme une probable marque de mépris<sup>33</sup>. Il est à noter d'ailleurs que chez Vitruve, qui reprend la même anecdote au début du sixième livre du *De architectura* – en l'attribuant quant à lui à Aristippe –, on ne trouve aucun équivalent à la remarque finale de Cicéron sur l'agriculture, qui semble bien être un ajout personnel de notre auteur<sup>34</sup>. Et Cicéron est également le seul à employer ici le

---

prendre soin de leur croissance et de leur entretien, la science et l'art des paysans, qui taille, élague, redresse, élève, étaie, pour qu'elles puissent aller où les porte la nature : si les vignes pouvaient parler, elles avoueraient d'elles-mêmes qu'il leur faut être ainsi traitées et entretenues. »

<sup>31</sup> *De senectute*, 52 : « La vigne, qui par nature est tombante, et qui, à moins d'être étayée, se penche vers le sol, s'accroche pour se redresser à tout ce qu'elle a trouvé, en utilisant ses vrilles comme des mains ; mais lorsqu'elle serpente en des mouvements sinueux et partant en tous sens, l'art des agriculteurs la contraint en la taillant au fer, pour éviter qu'elle ne donne une forêt de sarments et ne prolifère de tous côtés. »

<sup>32</sup> *De re publica*, I, 29 : « Ainsi me semble particulièrement fin ce mot de Platon – à moins qu'il ne soit d'un autre – : comme une tempête l'avait entraîné du large vers des terres inconnues, sur un rivage désert, tandis que les autres étaient en proie à la crainte parce qu'ils ne connaissaient pas cet endroit, il remarqua, dit-on, que des formes géométriques avaient été dessinées sur le sable ; dès qu'ils vit ces dernières, il leur cria de retrouver courage ; qu'en effet, il voyait des signes de présence humaine. Et on peut voir qu'il donnait cette interprétation en se fondant non sur la vue de plantations agricoles, mais sur des traces révélant une culture intellectuelle. »

<sup>33</sup> M. Tullius Cicero, *De re publica, Kommentar von Karl Büchner*, Heidelberg, Carl Winter, 1984, p. 111.

<sup>34</sup> Vitruve, *De architectura*, VI, praef. 1 : *Aristippus philosophus Socraticus, naufragio cum eiectus ad Rhodiensium litus animaduertisset geometrica schemata descripta, exclamauisse ad comites ita dicitur* : « bene speremus ! hominum enim uestigia uideo. » *Statimque in oppidum Rhodum contendit et recta gymnasium deuenit, ibique de philosophia disputans muneribus est*

terme *doctrina*, qui renvoie plus spécifiquement à l'idée d'un corpus de connaissances théoriques transmises par un enseignement. En affirmant donc que les pratiques agricoles ne peuvent être les indices d'une *doctrina*, Cicéron établit clairement, entre savoir-faire agricole et culture intellectuelle, un fossé où nulle science agronomique ne saurait trouver place.

Une telle opinion ne peut donc pas être considérée comme une simple « reprise et vulgarisation de la thèse exprimée par Xénophon<sup>35</sup> », qui se révèle bien moins radicale. Chez ce dernier en effet, l'agriculture est bien une *technè*, même s'il s'agit d'un art particulier, très facile à acquérir<sup>36</sup>, qui s'apparente dans l'usage à une *communis intelligentia*<sup>37</sup>, et reste fort éloigné de toute prétention scientifique<sup>38</sup>. En outre, si Xénophon porte sur le savoir agronomique un regard qui s'apparente à bien des égards à celui de Cicéron, il expose sur plusieurs points des idées spécifiques absentes des textes de l'orateur, comme sa conception religieuse et encore en partie archaïque de l'agriculture<sup>39</sup>.

À l'inverse, constituer et transmettre un savoir agronomique à la fois théorique et pratique est une ambition chère à Varron, ce que nous révèle la lecture de son traité d'agriculture en trois livres, les *Res rusticae*, composé des années 50 à 30 avant notre ère. Le titre d'agronome accordé à cet auteur, qui peut sembler une évidence à nos yeux de modernes, ne doit pas nous tromper. Pour ses contemporains, Varron était d'abord réputé comme philosophe, historien, juriste, grammairien, et même poète. Son traité d'économie rurale édité dans son extrême vieillesse – de l'aveu de l'auteur lui-même, puisqu'il affirme avoir quatre-vingt ans lorsqu'il rédige la préface – occupait en réalité une place tout à fait mineure dans son œuvre immense qui avoisinait les cinq cents livres. Mais cela ne l'empêche pas de porter sur le savoir agronomique un regard bien différent de celui de Cicéron.

Certes, les *Res Rusticae* n'ont rien d'une œuvre spéculative, et le traité se présente d'abord comme un manuel pratique que Varron destine à sa femme, afin qu'elle puisse mener au mieux l'exploitation de ses terres et en retirer le plus de profit – il parle plus précisément de

---

*donatus, ut non tantum se ornaret, sed etiam eis, qui una fuerunt, et uestitum et cetera, quae opus esset ad uictum, praestaret.* (« Comme Aristippe, le philosophe socratique, avait été rejeté sur le rivage de Rhodes par un naufrage et qu'il avait remarqué qu'on y avait dessiné des figures géométriques, il lança, dit-on, ce cri à ses compagnons : 'Gardons bon espoir ! Je vois en effet des signes de présence humaine.' Aussitôt il se mit en marche pour la ville de Rhodes et se rendit directement au gymnase ; en dissertant là de philosophie il reçut des dons tels qu'il pouvait non seulement s'assurer lui-même de tout le nécessaire, mais encore fournir à ceux qui l'avaient accompagné des vêtements et tout ce qu'il faut pour vivre. »

<sup>35</sup> R. Martin, « *Ars an quid aliud ?* », p. 86.

<sup>36</sup> Xénophon, *Économique*, XIII, 10 et XV, 4.

<sup>37</sup> Dans le dialogue avec « l'expert » Ischomaque, Socrate, qui tient le rôle de novice en matière d'agriculture, découvre ainsi qu'il savait déjà comment cultiver la terre aussi bien qu'un agriculteur éprouvé, simplement grâce à l'observation et au sens commun. René Martin parle ainsi d'une conception chez Xénophon de l'agriculture comme art « au degré zéro » (« *Ars an quid aliud ?* », p. 85).

<sup>38</sup> Xénophon fait même tenir à Ischomaque des propos hostiles à une approche « scientifique » et spécialisée de l'agriculture (XVI, 1).

<sup>39</sup> Valerio Merlo a ainsi contesté l'utilisation par Xénophon du concept de *technè*, en raison du point de vue profondément religieux qu'il porte sur l'activité agricole (*Contadini perfetti*, p. 41-46). Selon ce sociologue italien, la pratique de l'agriculture est plus aisée aux yeux de Xénophon non parce qu'elle réclamerait des connaissances moins importantes que les autres arts, mais en tant qu'activité naturelle, universelle, dépendant du bon vouloir des dieux. « In quanto attività universale, ogni individuo, volente o nolente, ha una esperienza più o meno diretta del lavoro dei campi » (*ibidem*, p. 43). Or, le concept de *technè* renvoie à un savoir spécialisé et à la mise en œuvre de procédés de réussite, ce qui n'est pas le cas pour l'activité agricole proprement dite dans l'*Économique* ; en effet, toute action de l'homme sur la nature pour la transformer en vue de répondre à ses besoins est encore considéré par Xénophon comme une impiété (*cf.* V, 12).

*tres libros indices*, c'est-à-dire de « trois livres qui lui indiqueront ce qu'il faut faire<sup>40</sup> ». Mais il s'agit encore moins d'une simple juxtaposition de « recettes » ou de « fiches » sans ordre apparent, à la manière de Caton. Pour que l'agriculture soit productive et rentable, il faut qu'elle soit rationnelle : Varron en est intimement persuadé. C'est pourquoi, outre la dimension pratique de son œuvre, il cherche à fonder en raison un véritable savoir agronomique. Un tel désir de rationalité n'est d'ailleurs pas propre aux *Res rusticae*, mais se décèle également dans les autres œuvres de Varron – du *De lingua latina* au *De uita populi romani* analysé par Lucienne Deschamps<sup>41</sup>, pour ne citer que les ouvrages principaux.

Cette prétention à élever le savoir agronomique au rang des sciences et des spéculations intellectuelles, à fonder une théorie rationnelle de l'agriculture, se laisse déjà déceler dans le choix de la forme. Varron opte en effet pour celle du dialogue, genre qui, pour évoquer les œuvres de Platon, renvoie plus précisément ici au *mos Aristotelius*. Varron en effet se met lui-même en scène parmi les protagonistes des trois dialogues, qui sont censés s'être déroulés de son vivant. C'est la forme que Cicéron popularise à la même époque dans ses propres œuvres philosophiques, à partir de *De legibus*. Il convient également de préciser que la forme dialogique ne sert pas ici à développer un véritable débat entre les personnages où différentes thèses seraient mises en présence, mais simplement à répartir entre les interlocuteurs un exposé dogmatique – ce qui était aussi souvent le cas dans les dialogues philosophiques. De fait, si l'on reprend les analyses récentes de Jean-Pierre Aygon, le genre du dialogue à Rome semble bien se caractériser, entre autres, par la présence d'un thème philosophique<sup>42</sup>. Or, le seul autre auteur à utiliser la forme du dialogue pour parler d'agriculture – sur le modèle platonicien cette fois – est Xénophon, dans son *Économique*. Mais l'on pourrait dire qu'il s'agit moins pour lui de transmettre un savoir-faire agricole que de disserte sur l'art de commander et sur l'importance de la discipline<sup>43</sup> – car c'est ce point, et non le savoir agronomique, qui décide véritablement chez Xénophon de la réussite en matière agricole et fait la différence entre les bons et mauvais agriculteurs<sup>44</sup>. À Rome, Varron est donc le seul à adopter la forme du dialogue – réservée traditionnellement aux sujets philosophiques, spéculatifs ou théoriques<sup>45</sup> – pour transmettre un savoir agronomique qui relève *a priori* de la pratique et de l'expérience.

---

<sup>40</sup> Cf. *Res Rusticae.*, I, 1, 2 et I, 1, 4 : *Quocirca scribam tibi tres libros indices, ad quos reuertare, si qua in re quaeres quem ad modum quidque te in colendo oporteat facere.* « C'est pourquoi je vais écrire à ton intention trois livres qui t'indiqueront ce qu'il faut faire, vers lesquels tu puisses te tourner si tu cherches sur quelque sujet comment il convient d'accomplir chaque tâche en cultivant tes propriétés. »

<sup>41</sup> L. Deschamps, « Imaginaire et modes de construction du savoir antique : le cas de Varron de Réate historien dans le *De uita populi Romani* », *Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques (Actes du colloque de Perpignan des 12 et 13 mai 2000)*, éd. M. Courrént, J. Thomas, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001, p. 89-105.

<sup>42</sup> J.-P. Aygon, « Le dialogue comme genre de la rhétorique antique », *Pallas (Mélanges Jean Soubiran)*, 59, 2002, p. 107-208. Selon ce critique, quatre éléments reviennent le plus souvent dans l'Antiquité pour caractériser la nature du dialogue : un raisonnement sous forme de questions-réponses, un thème philosophique, la présence de personnages et un style particulier qui, sans recherche apparente, donne une impression de naturel et de grande simplicité (*ibidem*, p. 202-205).

<sup>43</sup> René Martin considère ainsi que l'*Économique* « ne saurait être considéré comme un traité d'agronomie à proprement parler » (*ibidem*, p. 61).

<sup>44</sup> Cf. R. Martin, *Recherches sur les agronomes latins*, p. 100 : « Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que Cicéron ait choisi de traduire l'*Économique* de Xénophon, dont nous avons souligné ci-dessus la thèse fondamentale : rien n'est plus facile que de cultiver la terre, et mettre un domaine en valeur est à la portée de n'importe qui : il suffit, pour être un bon agriculteur, d'avoir du bon sens et de regarder autour de soi, et, pour bien diriger une exploitation rurale, ce ne sont pas les connaissances, mais les qualités de commandement qui comptent. »

<sup>45</sup> Cf. G. Brugnoli, « Introduzione », *Letteratura scientifica e tecnica di Grecia e Roma*, dir. C. Santini, éd. I. Mastrorosa, A. Zumbo, Rome, 2002, p. XV : « Sul piano formale questo disprezzo per la trattazione dei

Mais la composition de son œuvre révèle aussi sa volonté d'organiser le savoir agronomique de manière à mettre en place une science rationnelle. Varron commence en effet par définir et par délimiter précisément sa matière, à savoir ce que recouvre exactement le terme d'agriculture. Les personnages du livre I, suite à une discussion animée, décident ainsi d'exclure de l'agriculture l'élevage – qui fera l'objet des livres II et III des *Res Rusticae*, le premier étant consacré à l'élevage proprement dit, le second à la *uillatica pastio*, l'élevage à la ferme. Et Varron ne manque pas de critiquer au passage ses prédécesseurs, puniques, grecs ou latins, qui ont selon lui manqué de rigueur en s'égarant hors du sujet agricole proprement dit. Ce sont les propos qu'il place dans la bouche de Scrofa, qui doit être considéré ici comme un simple personnage exposant les idées du Réatin. Certes, Trémélius Scrofa était un agronome réputé du premier siècle, auteur d'un traité d'économie rurale aujourd'hui entièrement perdu. Toutefois, et quelque intéressantes que puissent être les analyses de R. Martin, Varron exprime bien par le truchement de ce personnage des positions qui lui sont propres, et il serait pour le moins absurde de lui en ôter le mérite en attribuant de telles idées uniquement à l'agronome Scrofa<sup>46</sup> :

*Prius, inquit, discernendum utrum quae serantur in agro, ea sola sint in cultura, an etiam quae inducantur in rura, ut oues et armenta. Video enim, qui de agri cultura scripserunt et poenice et graece et latine, latius uagatos quam oportuerit*<sup>47</sup>.

Dans un esprit de rigueur et de méthode, Varron traite ensuite la question des principes et des fins de l'agriculture – à savoir, s'il s'agit de l'utilité ou du plaisir<sup>48</sup> – avant de passer à

---

contenuti stessi delle opere scientifiche e tecniche si realizza nel fatto che, tutto al contrario di quel che si verifica di norma nella trattazione filosofica, le trattazioni scientifiche e tecniche sono esposte per quel che riguarda la forma quasi sempre come comunicazione diretta, cioè in prima persona, senza quindi l'ausilio della comunicazione indiretta in terza persona che viene abitualmente realizzata per la filosofia con le forme dialogiche. »

<sup>46</sup> R. Martin, « *Ars an quid aliud ?* », p. 86 : « [...] on peut néanmoins considérer que, même si le Scrofa personnage varronien ne coïncide pas à 100% avec le Scrofa réel, Varron ne lui a certainement pas prêté des propos qui auraient contredit sa pensée véritable ou s'en seraient sensiblement écartés : les deux hommes étaient sans doute d'accord sur l'essentiel, et j'incline pour ma part à penser que les idées exprimées ici par Scrofa sont aussi celles de Varron. » René Martin en vient ainsi, dans cet article comme dans sa thèse sur les agronomes latins, à attribuer les positions originales développées au livre I des *Res rusticae* à Scrofa et non à Varron, qui n'aurait été qu'un simple transcritteur. Cf. *ibidem*, p. 90 : « Il reste que Varron a eu le mérite non négligeable de comprendre l'intérêt des idées de Scrofa, et qu'en confiant à celui-ci, dans le premier de ses *Dialogues rustiques*, le rôle de théoricien de l'agriculture, il a opéré un choix particulièrement judicieux. » Or, il se trouve qu'en raison de la perte du traité de Scrofa, il est impossible d'affirmer que les idées exposées dans les *Res Rusticae* sont celles de Scrofa, non de Varron. L'un des rares éléments que nous avons sur Scrofa nous montre même l'inverse : Columelle lui assigne ainsi l'idée d'une stérilité croissante du sol, alors que le personnage éponyme de Varron parle d'une augmentation des capacités productives (cf. *infra*). Enfin, le principe même d'attribuer à la personne historique des opinions exprimées par un personnage littéraire créé par un écrivain est douteux : viendrait-il à l'idée de considérer les propos tenus par le personnage cicéronien de Caton l'Ancien dans le *De senectute* comme la stricte expression des positions du vrai Caton ?

<sup>47</sup> *Res Rusticae*, I, 2, 12-13 : « Il faut d'abord, dit-il, trancher le point suivant : est-ce seulement ce qui est semé dans un champ qui relève de l'agriculture, ou aussi ce qui est amené sur les propriétés rurales, comme les moutons et le gros bétail. Je constate en effet que ceux qui ont écrit sur l'agriculture, que ce soit en punique, en grec, ou en latin, se sont égarés plus loin qu'ils n'auraient dû. »

<sup>48</sup> *Res Rusticae*, I, 2, 12 : [...] *docete nos agri cultura quam summam habeat, utilitatemne an uoluptatem an utrumque* (« [...] enseignez-nous ce qui est le plus important dans l'agriculture, s'il s'agit de l'utilité, du plaisir, ou des deux. ») Cf. aussi *Res Rusticae*, I, 4, 1 : *Eius principia sunt eadem, quae mundi esse Ennius scribit, aqua, terra, anima et sol. Haec enim cognoscenda, priusquam iacias semina, quod initium fructuum oritur. Hinc profecti agricolae ad duas metas dirigere debent, ad utilitatem et uoluptatem. Utilitas quaerit fructum, uoluptas delectationem ; priores partes agit quod utile est quam quod delectat.* « Les principes de l'agriculture sont les mêmes que ceux qu'Ennius assigne à l'univers, l'eau, la terre, l'air et le soleil. Voilà en effet ce qu'il faut étudier avant de répandre les semences, qui, lorsqu'elles lèvent, sont

celle de la division de la matière agronomique. La transition entre ces deux parties introductives est d'ailleurs clairement soulignée par Scrofa – remarquons au passage que Varron, pour qualifier l'agriculture, emploie le terme *disciplina*, qui veut dire « discipline », mais aussi « science », « corpus de connaissances théoriques faisant l'objet d'un enseignement » :

*Sed quoniam agri culturae quod esset initium et finis dixi, relinquatur quot partes ea disciplina habeat ut sit videndum*<sup>49</sup>.

Varron distingue ainsi pour l'agriculture quatre parties principales : l'étude du domaine, son équipement, les différentes activités, et enfin le calendrier agricole. Chacune de ces parties se divise encore en deux sous parties – l'étude du sol et des bâtiments pour la première, de la main d'œuvre et du matériel pour la seconde ; la troisième concerne les préparatifs liés à chaque culture et l'endroit approprié pour les pratiquer, et la dernière, le calendrier solaire et lunaire<sup>50</sup>. Le souci de précision dans la division de la matière est encore plus poussé dans le livre II consacré à l'élevage, puisqu'il distingue pour la science pastorale trois grandes catégories – le petit bétail, le gros bétail et les auxiliaires – subdivisées chacune en trois – brebis, chèvres, porcs ; bœufs, ânes, chevaux ; mulets, chiens, bergers<sup>51</sup>. Chacune de ces neuf parties est divisée en neuf – quatre subdivisions concernent l'acquisition du bétail, quatre son entretien, et la dernière le nombre de bêtes ou d'hommes par troupeau. Le tout représente un total conséquent de quatre-vingt-une subdivisions, que Varron suit au livre II avec un ordre méthodique.

D'autre part, toujours dans un esprit de rigueur, dès la préface du livre I Varron expose clairement ses sources, qui sont de trois ordres : son expérience personnelle, ses lectures et l'avis de ses contemporains experts en la matière – *quae ipse in meis fundis colendo animaduerti, et quae legi, et quae a peritis audii*<sup>52</sup>. Concernant les écrits de ses prédécesseurs, Varron dresse une liste conséquente de quarante-neuf auteurs grecs, parmi lesquels il mentionne des *philosophi*, comme Démocrite, Aristote ou Théophraste<sup>53</sup>. En revanche, les auteurs latins manquent, ce qui n'est sûrement pas volontaire – puisqu'il évoque plusieurs fois par la suite les œuvres de Caton et des Saserna –, mais doit probablement être mis au compte de l'inachèvement de la préface.

Le dernier point pouvant illustrer la rigueur toute scientifique dont fait preuve ici Varron concerne les critiques qu'il émet envers l'empirisme de ses prédécesseurs. Non seulement il discute les préceptes des Anciens pour s'assurer de leur validité, mais les

---

la première étape vers la fructification. Partant de là, les agriculteurs doivent tendre vers deux fins, l'utilité et le plaisir. L'utilité recherche le profit, le plaisir l'agrément ; ce qui est utile joue le premier rôle, devant ce qui procure de l'agrément. »

<sup>49</sup> *Res Rusticae*, I, 5, 1 : « Mais puisque j'ai dit quels étaient le principe et la fin de l'agriculture, il reste à voir combien de parties comporte cette discipline. »

<sup>50</sup> *Res Rusticae*, I, 5, 4.

<sup>51</sup> *Res Rusticae*, II, 1, 12.

<sup>52</sup> *Res Rusticae*, I, 1, 11 : *Quo breuius de ea re conor tribus libris exponere, uno de agri cultura, altero de re pecuaria, tertio de uillaticis pastionibus, hoc libro circumcisis rebus quae non arbitror pertinere ad agri culturam. Itaque prius ostendam quae secerni oporteat ab ea, tum de his rebus dicam sequens naturales diuisiones. Ea sunt ex radicibus trinis, et quae ipse in meis fundis colendo animaduerti, et quae legi, et quae a peritis audii.* « Plus brièvement, je vais essayer de t'exposer cette matière en trois livres, l'un portant sur l'agriculture, le second sur l'élevage, le troisième sur l'élevage à la ferme, en ayant retranché de ce premier livre ce qui ne me semble pas concerner l'agriculture. C'est pourquoi je montrerai d'abord ce qu'il faut séparer de l'agriculture, et ensuite je parlerai de ce sujet en suivant les divisions naturelles. Le contenu se fonde sur trois sources : ce que j'ai moi-même remarqué en cultivant mes domaines, ce que j'ai lu, et ce que j'ai entendu dire aux gens d'expérience. »

<sup>53</sup> *Res Rusticae*, I, 1, 8-9.

interlocuteurs du dialogue font même des gorges chaudes des recettes données sans fondement rationnel par Caton ou les Saserna. Dans un jeu de surenchère, chacun cite les préceptes les plus farfelus transmis par les agronomes antérieurs, des décoctions de grenouilles utilisées comme crème épilatoire aux incantations à prononcer pour combattre la goutte<sup>54</sup>. Plus sérieusement, lorsqu'il s'agit de définir le nombre d'esclaves approprié à chaque type d'exploitation agricole, Varron fait appel à la logique et au raisonnement en exposant d'abord le point de vue de Caton, puis celui des Saserna, avant d'émettre des critiques logiques et argumentées, et de proposer finalement ses propres idées<sup>55</sup>.

Varron cherche ainsi à mettre en place une véritable science agronomique, qui prenne en compte à la fois les données techniques et le savoir théorique. De fait l'expérience, directe ou indirecte, reste une source primordiale aux yeux du Réatin<sup>56</sup> :

*Binium nobis enim ad culturam dedit natura, experientiam et imitationem. Antiquissimi agricolae temptando pleraque constituerunt, liberi eorum magnam partem imitando*<sup>57</sup>.

De même, s'il connaît les traités de botanique et de zoologie d'Aristote et de Théophraste, il insiste sur la visée pratique de l'agronomie, qui la distingue des œuvres des philosophes. Ainsi, lorsque le personnage d'Agrius évoque les livres de botanique rédigés par Théophraste – les φυτῶν ἱστορίας et φυτικῶν αἰτίων –, Stolon réplique aussitôt :

*Isti, inquit, libri non tam idonei iis qui agrum colere uolunt quam qui scholas philosophorum ; neque eo dico quod non habeant et utilia et communia quaedam*<sup>58</sup>.

Par ces mots, Varron établit une distinction claire entre l'agronomie et les sciences naturelles, tout en reconnaissant l'utilité de ces dernières. C'est dans le même esprit qu'il insère dans son traité des développements spéculatifs sur l'histoire de l'agriculture, en reprenant par deux fois les idées de Dicéarque – une première évocation se trouve au début du livre I avec l'image de la double flûte que formeraient la vie pastorale et la vie agricole<sup>59</sup>, tandis que la seconde au livre II est un développement beaucoup plus complet. Varron expose ainsi la théorie prônée par Dicéarque des trois phases de l'humanité, qui serait passée progressivement de l'état de nature à la vie pastorale, puis au stade agricole. Or, ces exposés théoriques ne visent pas seulement, nous semble-t-il, à donner à l'agriculture ses lettres de noblesse, mais participent du même effort pour conférer une valeur scientifique au savoir agronomique, en en posant les fondements historiques. Car, dans cette présentation des théories du disciple d'Aristote, Varron insiste sur un point : l'importance

<sup>54</sup> *Res Rusticae*, I, 2, 25-28.

<sup>55</sup> *Res Rusticae*, I, chap. 18.

<sup>56</sup> Voir aussi, à propos des semences, *Res Rusticae*, I, 40, 2 : *Primigenia semina dedit natura, reliqua inuenit experientia coloni*. « Les semences primitives, c'est la nature qui nous les a données, les autres, c'est l'expérience des paysans qui les a trouvées. » Ce point est également souligné par V. Merlo, *Contadini perfetti*, p. 130 : « Distingendosi nuovamente da Cicerone, il quale pensa che, per praticare l'attività agricola, siano più che sufficienti le conoscenze elementari che ognuno è in grado di acquisire spontaneamente, Varrone ritiene che il mestiere di agricoltore richieda non solo passione, ma anche competenza professionale e persino spirito innovatore. »

<sup>57</sup> *Res Rusticae*, I, 18, 7 : « La nature nous a en effet donné une double voie pour pratiquer l'agriculture, l'expérimentation et l'imitation. C'est par l'expérimentation que les plus anciens agriculteurs établirent la plupart des connaissances, et par l'imitation que leurs fils en fixèrent encore une grande partie. »

<sup>58</sup> *Res Rusticae*, I, 5, 2 : « Ces livres dont tu parles, dit-il, sont moins faits pour ceux qui veulent cultiver la terre que fréquenter les écoles des philosophes ; et je ne dis pas non plus qu'ils ne contiennent pas quelques éléments d'utilité commune. »

<sup>59</sup> *Res Rusticae*, I, 2, 16.

de l'expérience acquise à travers ces différents stades, qui par son accumulation est à l'origine du savoir agronomique :

*Tertio denique gradu a uita pastorali ad agri culturam descenderunt, in qua ex duobus gradibus superioribus retinuerunt multa, et quo descenderant ibi processerunt longe, dum ad nos perueniret<sup>60</sup>.*

Les idées de Dicéarque servent ainsi de soubassement théorique au principe d'une évolution et d'un progrès en matière de pratiques agricoles<sup>61</sup>. Et de fait, Varron soutient même l'idée d'une supériorité des connaissances et des pratiques de son temps sur celles de ses aînés. Par l'intermédiaire du personnage de Scrofa, il affirme en effet que les rendements obtenus par les ancêtres étaient moins importants que ceux de ses contemporains, en raison de l'absence d'ordre et de rationalité dans leur plantation :

*Itaque maiores nostri ex aruo aequo magno male consito et minus multum et minus bonum faciebant uinum et frumentum, quod quae suo quicque loco sunt posita, ea minus loci occupant, et minus officit aliud alii ab sole ac luna et uento<sup>62</sup>.*

Il convient de souligner ici la modernité de la pensée varronienne. Elle insiste en effet sur l'idée de progrès agronomique à une époque où de nombreux textes décrivent un marasme agricole – et il suffira de rappeler ici le célèbre passage de Lucrèce sur les lamentations du laboureur et du vigneron confrontés à l'infertilité croissante de leur terre<sup>63</sup>.

Les *Res rusticae* laissent ainsi entendre la volonté qu'a Varron de fonder en raison la pratique agricole, en établissant une véritable science agronomique. Dans la constitution de celle-ci, l'expérience des Anciens tient certes une large place, mais le savoir théorique ne cède jamais à l'empirisme. C'est ainsi que Varron définit l'agriculture à la fois comme *ars* et comme *scientia*, comme technique et comme science :

---

<sup>60</sup> *Res Rusticae*, II, 1, 5 : « Enfin, par un troisième degré, les hommes sont passés de la vie pastorale à l'agriculture, où ils conservèrent de nombreux apports des deux degrés précédents, et, de ce stade qu'ils avaient atteint, ils firent encore de nombreux progrès avant de parvenir jusqu'à nous. »

<sup>61</sup> Ce faisant, Varron insiste sans doute plus que Dicéarque sur l'aspect positif d'une évolution de l'humanité. Pour le disciple d'Aristote, les différentes étapes marquaient probablement une dégradation, alors que Varron privilégie l'idée de progrès liée à l'apparition de l'agriculture (cf. E. Noè, « I proemi del *De re rustica* di Varrone », *Athenaeum*, 55 3-4, 1977, p. 298, et surtout F. Della Corte, « L'idea della preistoria in Varrone », *Atti del congresso internazionale di studi varroniani, Rieti, settembre 1974, Volume I*, éd. Centro di studi varroniani, Rieti, 1976, p. 128-136).

<sup>62</sup> *Res Rusticae*, I, 7, 2 : « C'est pourquoi nos ancêtres, à partir d'un champ d'égale dimension, mais mal planté, obtenaient du vin et du blé en quantité et en qualité moindres, parce que les plantes, quand elles sont placées chacune à leur place, occupent moins d'espace, et se gênent moins entre elles en bloquant le passage au soleil, à la lune, et au vent. »

<sup>63</sup> Lucrèce, *De rerum natura*, II, v. 1168-1175 : *Iamque caput quassans grandis suspirat arator/ crebrius, in cassum magnos cecidisse labores,/ et cum tempora temporibus praesentia confert/ praeteritis, laudat fortunas saepe parentis./ Tristis item uetulae uitis sator atque <uetae>/ temporis incusat momen saeculumque fatigat,/ et crepat, antiquum genus ut pietate repletum/ perfacile angustis tolerarit finibus aenon,/ cum minor esset agri multo modus ante uirum;/ nec tenet omnia paulatim tabescere et ire/ ad capulum, spatio aetatis defessa uetusto.*

« Et déjà, secouant la tête, le laboureur à l'âge avancé soupire à chaque instant, en pensant que le grand travail qu'il a accompli n'a servi de rien, et lorsqu'il compare les temps présents à ceux du passé, il vante souvent les richesses de son père. Sombre aussi est celui qui a planté une vigne vieille et même flétrie ; il incrimine l'action du temps, accable son époque, et a toujours à la bouche que la génération d'autrefois, emplie de piété, subsistait très facilement dans des champs étroits, alors que l'étendue des terres de chacun était bien moins importante auparavant ; et il ne comprend pas que peu à peu tout dépérit et avance vers son cercueil, épuisé par la durée de sa vie, qui court depuis longtemps. »

*Primum, inquit, non modo est ars, sed etiam necessaria ac magna ; eaque est scientia, quae sint in quoque agro serenda ac facienda, quaeque terra maximos perpetuo reddat fructus*<sup>64</sup>.

Contrairement à Cicéron, Varron allie donc théorie et pratique pour définir le statut du savoir agronomique. Et il ne s'agit pas d'une référence isolée, puisque, dans ses *Res rusticae*, il emploie à onze reprises le terme *scientia* pour qualifier l'agriculture ou l'élevage<sup>65</sup> – qu'il place d'ailleurs sur le même plan que la médecine évoquée comme la *scientia* d'Hippocrate<sup>66</sup>. Varron l'associe également au terme *ratio*<sup>67</sup> :

*Alia, inquam, ratio ac scientia coloni, alia pastoris : coloni ea quae agri cultura factum ut nascerentur e terra, contra pastoris ea quae nata ex pecore*<sup>68</sup>.

*Ratio ac scientia* : l'agronomie devient donc chez Varron une véritable science, qu'il distingue autant de la pure spéculation que de l'empirisme. Il promeut ainsi la rationalité dans les méthodes de culture, comme lorsqu'il affirme qu'il faut faire des expérimentations *sequentes non aleam, sed rationem aliquam*<sup>69</sup> – « en suivant non le hasard, mais une méthode rationnelle ». De ce fait, il confère aux connaissances agronomiques un statut spécifique, fondé sur la théorisation et la rationalisation d'un savoir-faire pratique ; et c'est en ce sens que l'on peut dire que Varron pose les prémices de l'agronomie moderne.

La fin de la République voit ainsi émerger un débat au sein des élites romaines entre deux visions de l'agriculture, l'une « rationnelle, technicienne et dans une certaine mesure savante », l'autre « empirique, routinière et simple, reposant avant tout sur le bon sens et ne requérant aucun savoir spécifique<sup>70</sup> ». Toutefois, une telle divergence d'opinion entre Cicéron et Varron renvoie moins à une opposition sociale sur le statut du métier d'agriculteur<sup>71</sup> qu'à des prises de position idéologiques plus profondes. De fait, la question du statut à accorder au savoir agronomique rencontre celle de la primauté donnée à la *rusticitas* ou à l'*urbanitas*. Un tel débat rejoint la controverse célèbre des genres de vie – entre la *uita rustica* et la *uita urbana*<sup>72</sup> – qui, à la fin de la République, n'était pas un simple exercice

<sup>64</sup> *Res Rusticae*, I, 1, 3 : « Tout d'abord, dit-il, il s'agit d'un art, et encore, d'un art important et indispensable ; c'est aussi une science, celle qui étudie ce qu'il faut semer et faire dans chaque type de champ, et quelle terre rapporte en continu le plus grand profit. »

<sup>65</sup> Cf. pour l'agriculture : *Res Rusticae*, I, 3, 1 (deux occurrences) ; I, 4, 4 (deux occurrences) ; I, 17, 4 ; II, *praef.* 5 ; et pour l'élevage : *Res Rusticae*, II, 1, 11 (*scientia pastoralis*) ; II, 1, 11 ; II, 5, 2 ; II, 10, 1 ; III, 9, 2.

<sup>66</sup> *Res Rusticae*, I, 4, 5. En II, 1, 21, Varron emploie également le terme *scientia* pour parler de la médecine vétérinaire.

<sup>67</sup> Le terme *ratio* est employé fréquemment dans les *Res rusticae*, soit au sens de « compte, calcul » (I, 4, 3 ; I, 13, 6 ; II, 10, 10), soit au sens de « manière », « procédé » (I, 2, 28 ; III, 9, 21 ; III, 15, 1), soit au sens de « méthode », « procédé rationnel », « science » (I, 18, 5 ; I, 18, 8 ; II, *praef.* 5 ; II, 1, 16 ; II, 1, 17 ; III, 16, 4). Signalons également que si Varron n'utilise le nom *doctrina* que de manière accessoire (en II, 4, 11), il évoque aussi l'agriculture ou l'élevage en terme de *disciplina* à quatre reprises (I, 5, 1 ; II, *praef.* 5 ; III, 2, 18 et III, 3, 1).

<sup>68</sup> *Res Rusticae*, II, *praef.* 5 : « C'est une chose, dis-je, que le savoir théorique et la science du paysan, une autre ceux du berger ; du paysan relève ce que l'agriculture fait naître de la terre, du berger en revanche ce qui est né du bétail. »

<sup>69</sup> *Res Rusticae*, I, 18, 8 : *Nos utrumque facere debemus, et imitari alios et aliter ut faciamus experientia temptare quaedam, sequentes non aleam, sed rationem aliquam* (« Quant à nous, nous devons faire l'un et l'autre : d'une part imiter les autres et, afin de trouver d'autres procédés de culture, faire des essais avec des expériences, en suivant non le hasard, mais une méthode rationnelle. »)

<sup>70</sup> R. Martin, « *Ars an quid aliud ?* », p. 88.

<sup>71</sup> Cf. R. Martin, *ibidem*, p. 88.

<sup>72</sup> Quintilien, *Institution Oratoire*, II, 4, 24 : *Thesis autem quae sumuntur ex rerum comparatione (ut « rusticanae uita an urbana potior », « iuris periti an militaris uiri laus maior ») mire sunt ad exercitationem dicendi speciosae atque uberes, quae uel ad suadendi officium uel etiam ad iudiciorum disceptationem iuuant plurimum. Nam posterior ex praedictis locus in causa*

scolaire confiné aux écoles de rhétorique, mais constituait un débat de société aux implications littéraires, morales ou idéologiques très vastes.

En effet, les concepts de *rusticitas* et d'*urbanitas* ne renvoient pas seulement à une opposition géographique entre urbains et ruraux. Pour reprendre l'analyse générale de l'*urbanitas* faite par Edwin Ramage, cette notion met en jeu trois grands aspects dans les occurrences cicéroniennes<sup>73</sup> : un raffinement urbain général, faisant référence à la politesse, à la culture, ou à l'*humanitas* ; un sens de l'humour précieux et raffiné ; une certaine qualité dans le ton de la voix et de la prononciation<sup>74</sup>. Sans s'étendre davantage, ces quelques éléments permettent déjà de souligner que le choix idéologique en faveur de la *rusticitas* ou de l'*urbanitas* comporte un certain nombre de traductions concrètes : la manière de s'exprimer, de s'habiller, de se comporter ou, comme c'est plus proprement le cas dans les *Res rusticae*, la présence du propriétaire sur ses propriétés rurales et l'intérêt dont il fait preuve envers l'agriculture.

Les regards divergents que portent Cicéron et Varron sur le savoir agronomique seraient donc à mettre au compte de l'urbanité du premier – qui n'est plus à démontrer –, et du goût qu'affiche le second pour la *rusticitas*. De fait, nombreux sont les passages où Varron s'adonne à un éloge des anciens paysans romains et de la vie rustique d'autrefois, à commencer par les préfaces des livres II et III des *Res rusticae*. Citons simplement la première phrase du livre II : « Nos ancêtres, ces grands hommes, ne mettaient pas sans raison les Romains de la campagne au-dessus de ceux de la ville<sup>75</sup> ». D'autres éléments renvoient encore à un penchant pour la *rusticitas* : le « sabinisme » de Varron, qui apparaît notamment dans ses recherches lexicographiques<sup>76</sup>, ou ses convictions philosophiques et religieuses qui tendent, comme l'a montré Yves Lehmann<sup>77</sup>, à accorder la précellence à la *vita rustica*. Toutefois, si Cicéron se montre bien en général un fervent partisan de l'*urbanitas*, il ne faudrait pas faire de Varron un austère et rustique moralisateur prompt à condamner toute forme d'urbanité. Même dans son traité d'agronomie, il est le premier à défendre l'idée de plaisir et à valoriser des formes de luxe et de raffinement normalement associés à l'*urbanitas*, comme lorsqu'il évoque complaisamment au livre III sa volière, construite uniquement par souci d'agrément<sup>78</sup>. Pour faire court, si l'on écarte la thèse de la duplicité et de l'hypocrisie qui explique pour nombre de commentateurs la juxtaposition de ces deux

---

*Murenae copiosissime a Cicerone tractatur.* « Quant aux thèses, qui sont tirées de la comparaison d'une chose avec une autre (comme 'est-ce le mode de vie de la campagne ou celui de la ville qu'il faut préférer?', 'est-ce le renom du jurisconsulte ou celui du militaire qui l'emporte?') elles ont, pour s'exercer à parler, étonnamment d'effet et de fécondité, et aident énormément, soit pour donner des conseils, soit même pour débattre dans les procès. De fait, la seconde des questions citées ci-dessus est examinée très abondamment par Cicéron dans l'affaire de Muréna. »

<sup>73</sup> Cf. E. S. Ramage, « Early Roman Urbanity », *American Journal of Philology*, 81-1, janvier 1960, p. 65-72.

Voir aussi Quintilien, *Institution Oratoire*, VI, 3, 17 : [...] *urbanitas dicitur, qua quidem significari uideo sermonem praefertentem in uerbis et sono et usu proprium quendam gustum urbis et sumptam ex conuersatione doctorum tacitam eruditionem, denique cui contraria sit rusticitas.* « On emploie le terme 'urbanité' (*urbanitas*) pour référer, d'après ce que je vois, à un langage qui, par le choix des mots, l'accent, et l'emploi des termes, révèle un certain goût propre à la ville et une culture sous-jacente empruntée à la conversation des lettrés ; bref c'est le contraire de la rusticité (*rusticitas*). »

<sup>74</sup> Pour tout exemple sur ces trois aspects nous renvoyons aux textes cicéroniens suivants : *Ad Familiares*, VII, 6, 1, VII, 17, 1 et III, 9, 1 ; *Brutus*, 177 ; *De Oratore*, I, 17, II, 231 et III, 42 ; *Pro Roscio Amerino*, 120.

<sup>75</sup> *Res Rusticae*, II, *praef.* 1 : *Viri magni nostri maiores non sine causa praeponerant rusticos Romanos urbanis.*

<sup>76</sup> Sur l'expression « sabinisme grammatical », voir l'introduction de Jean Collart au *De lingua latina* (Varron, *De lingua latina, livre V*, éd. J. Collart, Paris, CUF, 1954, p. XXI).

<sup>77</sup> Y. Lehmann, *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, Revue d'études latines, 1997, p. 59-61.

<sup>78</sup> Cf. *Res Rusticae*, III, 5, 8-17.

discours<sup>79</sup>, il est possible de considérer l'idéal varronien non comme celui d'une vie recluse à la campagne, mais comme celui d'un équilibre entre les *res rusticae* et les « affaires de la ville ». La structure même de l'œuvre de Varron vient à l'appui de cette interprétation. En effet, le cadre des dialogues des livres I et III est purement urbain, dans le fond – puisqu'ils se déroulent à Rome même<sup>80</sup> – comme dans la forme, vu que le ton est celui de la conversation mondaine, où la légèreté et l'humour sont souvent de mise<sup>81</sup>. Enfin, n'oublions pas que Varron avait aussi composé des *Res urbanae*<sup>82</sup> – probablement un traité de topographie romaine – qui par leur titre s'affichent bien comme un pendant du traité d'agronomie. C'est donc dans le cadre d'une telle conception de la *rusticitas*, plus équilibrée et mesurée qu'on ne pourrait le croire, qu'il convient de replacer la valorisation de la pratique et des connaissances agricoles chez Varron.

À la fin du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., le statut du savoir agronomique est donc sujet à discussion, ce qu'illustrent les positions divergentes de Cicéron et de Varron. Toutefois, celle de l'orateur prévaut rapidement : le témoignage épigraphique de Castricius Calvus Agricola à l'époque d'Auguste révèle même une opposition ferme des propriétaires ruraux aux prétentions scientifiques des agronomes comme Varron<sup>83</sup>. Par la suite, cette position se systématisait encore davantage chez les élites romaines. En témoigne près d'un siècle plus tard l'œuvre de Columelle, qui se présente comme une tentative désespérée pour restituer toute sa valeur au savoir agronomique, dans un contexte contemporain qui tend à le mépriser complètement. Ce grand propriétaire originaire de Gadès adopte en effet une position en rupture avec les tendances de son temps, qui se montre plus radicale encore que celle de Varron. Pour lui, la maîtrise et la transmission du savoir agronomique ne sont pas seulement indispensables pour obtenir de bons rendements agricoles, mais nécessaires à la moralité et à la survie de l'empire lui-même. Aussi se montre-t-il scandalisé devant

<sup>79</sup> Cf. G. Boissier, *Étude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, Paris, Librairie de L. Hachette et cie, 1861, p. 363-364, et plus récemment F. Della Corte, *Varrone, il terzo gran lume romano*, Florence, La nuova Italia editrice, 1970 : « Le sue declamazioni ipocrite contro il lusso delle altrui ville, contro i Luculli, gli Ortensi, i Sei, gli Straboni suonano al nostro orecchio come vana retorica. Lo scandalo della prodigalità, l'amore del lusso, la necessità di dare sovente banchetti pubblici, cene, erano soltanto motivi letterarii [...]. » La critique par Varron des villas de luxe – alors que lui-même en possédait, comme celle de Cassinum – est ainsi considérée par Della Corte comme un signe d'hypocrisie. Or, sur ce point, le commentaire de Valerio Merlo nous semble particulièrement pertinent. Le sociologue italien interprète en effet ce passage comme une critique, non de la villa de luxe en tant que telle, mais de la villa de luxe dépourvue de fonction productive, où la somptuosité ne s'accompagne d'aucune mise en valeur du domaine (*Contadini perfetti*, p. 132-140). La virulence de Varron est ainsi tournée non contre le luxe en lui-même, mais contre un usage purement récréatif de la campagne.

<sup>80</sup> Cf. *Res Rusticae*, I, 2, 1-2 : le dialogue se passe pendant la fête des semailles, au temple de Tellus, sur l'invitation du sacristain, qui se fait attendre ; *Res Rusticae*, III, 2, 1-2 : *Comitiis aedilicis cum sole caldo ego et Q. Axius senator tribulis suffragium tulissemus et candidato, cui studebamus, uellemus esse praesto, cum domum rediret, Axius mihi [...]* (« Lors de l'élection des édiles, comme, alors que le soleil était chaud, Q. Axius, un sénateur de ma tribu, et moi-même avions voté et que nous voulions être à la disposition du candidat que nous soutenions lorsqu'il retournerait chez lui, Axius me dit [...] »).

<sup>81</sup> L'humour dans les dialogues de Varron a été évoqué par Jacques Heurgon dans son introduction au livre I des *Res Rusticae* (Varron, *Économie rurale, Livre I*, éd., trad. et com. par J. Heurgon, Paris, PUF, 1978, p. XLV-XLVI). Il a surtout fait l'objet d'une étude de Sylvie Agache (« Construction dramatique et humour dans le traité d'agriculture de Varron », *Le rire des Anciens (Actes du colloque international, Université de Rouen, École normale supérieure, 11-15 Janvier 1995)*, éd. M. Trédé, P. Hoffman, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 201-230) ; nous renvoyons notamment aux pages 204-214, consacrées aux jeux onomastiques.

<sup>82</sup> Cf. F. Della Corte, *Varrone*, p. 83.

<sup>83</sup> CIL, XI, 600 et A. Sabattini, *L'iscrizione di C. Castricio Calvo, Aspetti di storia economica e sociale*, Bologne, Presso la deputazione di storia patria [vol. XIV], 1983.

L'absence de reconnaissance de la science agronomique à Rome, qui ne fait l'objet d'aucun enseignement :

*Atque ego satis mirari non possum, quid ita dicendi cupidi seligant oratorem, cuius imitentur eloquentiam, mensurarum et numerorum modum rimantes placitae disciplinae consectentur magistrum, vocis et cantus modulatorem nec minus corporis gesticulatorem scrupulosissime requirant saltationis ac musicae rationis studiosi, iam qui aedificare velint, fabros et architectos advocent, qui navigia mari concedere, gubernandi peritos, qui bella moliri, armorum et militiae gnaros, et ne singula persequar, ei studio, quod quis agere velit, consultissimum rectorem adhibeat, denique animi sibi quisque formatorem praeceptorem que virtutis e coetu sapientium arcessat, sola res rustica, quae sine dubitatione proxima et quasi consanguinea sapientiae est, tam discentibus egeat quam magistris<sup>84</sup>.*

Columelle appelle ainsi de ses vœux la création d'écoles d'agronomie : position isolée et unique en son temps, qui devra attendre près de vingt siècles avant de se voir exaucée<sup>85</sup>.

---

<sup>84</sup> Columelle, *De re rustica, praefatio* : « Et pour ma part, voilà ce qui m'étonne le plus : ceux qui désirent apprendre à bien parler choisissent un orateur dont ils puissent imiter l'éloquence, ceux qui cherchent à explorer les règles de la mesure et du calcul s'attachent à un maître de la discipline de leur choix, ceux qui goûtent l'art de la danse et de la musique recherchent avec un soin extrême celui qui leur apprendra à soumettre leur chant à la mesure non moins que celui qui leur apprendra à s'exprimer par les mouvements de leur corps ; et même ceux qui veulent faire construire font appel à des ouvriers et à des architectes, ceux qui veulent confier des navires à la mer font appel à des experts en matière de pilotage, ceux qui veulent entreprendre des guerres font appel à des hommes éprouvés en fait de maniement d'arme et de campagnes militaires. Pour ne pas passer en revue toutes ces matières l'une après l'autre, on emploie pour diriger les choses que l'on veut faire la personne la plus compétente, et enfin chacun, pour former son propre esprit et lui enseigner la vertu, recherche quelqu'un de la compagnie des sages ; il n'y a que l'agriculture, qui est sans aucun doute la plus proche de la sagesse et qui lui est pour ainsi dire sœur, pour manquer aussi bien d'élèves que de professeurs. »

<sup>85</sup> En France, l'Institut royal agronomique de Grignon fut créé en 1826, et l'Institut national agronomique en 1848.

BIBLIOGRAPHIE

- AGACHE S., « Construction dramatique et humour dans le traité d'agriculture de Varron », *Le rire des Anciens (Actes du colloque international, Université de Rouen, École normale supérieure, 11-15 Janvier 1995)*, éd. M. Trédé, P. Hoffman, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 201-230.
- AYGON J.-P., « Le dialogue comme genre de la rhétorique antique », *Pallas (Mélanges Jean Soubiran)*, 59, 2002, p. 107-208.
- BOISSIER G., *Étude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, Paris, Librairie de L. Hachette et <sup>Cie</sup>, 1861.
- DELLA CORTE F., *Varrone, il terzo gran lume romano*, Florence, La nuova Italia editrice, 1970.
- DESCHAMPS L., « Imaginaire et modes de construction du savoir antique : le cas de Varron de Réate historien dans le *De uita populi Romani* », *Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques (Actes du colloque de Perpignan des 12 et 13 mai 2000)*, éd. M. Courrént, J. Thomas, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001, p. 89-105.
- LEHMANN Y., *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, Revue d'études latines, 1997.
- Letteratura scientifica e tecnica di Grecia e Roma*, dir. C. Santini, éd. I. Mastrorosa, A. Zumbo, Rome, 2002.
- MARTIN R., *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les belles Lettres, 1971.
- MARTIN R., « *Ars an quid aliud?* La conception varronienne de l'agriculture », *Revue des Études Latines*, 73, 1995, p. 80-91.
- MERLO V., *Contadini perfetti e cittadini agricoltori nel pensiero antico*, Milan, Jaca Book, 2003.
- MOATTI C., *La raison de Rome, Naissance de l'esprit critique à la fin de la République (I<sup>er</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Seuil, 1997.
- NOÈ E., « I proemi del *De re rustica* di Varrone », *Athenaeum*, 55 3-4, 1977, p. 289-302.
- POWELL J. G. F., *Cicero, Cato maior de senectute*, Cambridge, CUP, 1988.
- RAMAGE E. S., « Early Roman Urbanity », *American Journal of Philology*, 81-1, janvier 1960, p. 65-72.
- SABATTINI A., *L'iscrizione di C. Castricio Calvo, Aspetti di storia economica e sociale*, Bologne, Presso la deputazione di storia patria [vol. XIV], 1983.
- WHITE K. D., *Roman Farming*, Londres, Thames and Hudson, 1970.